

Ennui en note

Mario Côté

David Cronenberg
Number 59, Winter 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23333ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Côté, M. (1992). Ennui en note. *24 images*, (59), 57–57.

ENNUI EN NOTE

par Mario Côté

Si le temps est irréversible, pourquoi certains moments doivent-ils se répéter, presque immuables? Ainsi, régulièrement à la même période de l'année, cette chronique traite du *Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo*, l'événement le plus «prestigieux» de Montréal quant à la diffusion de la vidéo. À pareille date l'an dernier, cette chronique évoquait donc une certaine déception au lendemain du Festival. Après le visionnement de la section vidéo de cette XX^e édition, la même impression de morosité persiste. La question se pose: la vidéo s'est-elle à ce point enlisée dans l'inertie qu'elle ne réussit plus à susciter l'enthousiasme des spectateurs? Ou doit-on retourner la question aux organisateurs et y voir le talon d'Achille d'une manifestation qui mérite de plus en plus les éloges du milieu cinématographique, tandis que le milieu vidéographique tend à s'égarer dans les méandres de l'indifférence.

Ce Festival qui a acquis, cette année plus que jamais, une envergure incontestée, devrait-il assumer la tâche ingrate d'éclairer ou entretenir malgré lui le malheureux préjugé d'une section vidéo reléguée au second plan. Il est inutile de ranimer le vieux débat sur les possibilités expérimentales de ce support ou les territoires qu'il permet d'explorer, car plusieurs autres événements internationaux, dont la programmation lui est entièrement consacrée, font chaque année la preuve de l'importance majeure qu'a acquis ce médium de création. Ce qui n'enlève rien au fait que certaines productions remarquables ont été présentées à Montréal. Mais pour autant, cela n'atténue pas le réel

malaise ressenti face à la faiblesse de la programmation de cette section.

Ainsi une œuvre exemplaire dont nous souhaitions la venue l'an passé et qu'on nous présente en 1991: *Histoire(s) du cinéma* de Jean-Luc Godard, réalisé en 1988! Le cinéaste offre là un exemple probant de ce que représente la télévision en tant que terrain d'investigation et de réflexion lorsqu'elle est confrontée à cet autre terrain, empreint d'histoires, qu'est l'imaginaire cinématographique.

Autres histoires, autres temps: plusieurs vidéogrammes optaient d'autre part pour une incursion vertigineuse dans le présent. Un retour aux fonctions premières de la vidéo, celles consistant à capter directement la réalité, à en traduire une certaine conscience, et à en soustraire des bribes expressives. À ce titre, le long plan-séquence (*C'est vrai!*, en 60 minutes!) de Robert Frank nous propose un véritable raid entre 15h45 et 16h45 au cœur de Manhattan. Le direct amplifie les effets de réalité et suggère une ville qui semble survivre à la catastrophe quotidienne. Le jeu d'une caméra en constante action intensifie cet effet d'étourdissement provoqué par l'impossibilité de filmer New York. À l'inverse, la caméra de Leonardo Celi, dans *Sul Treno Belgrado-Istanbul*¹, nous introduit non pas dans ce que la réalité a de familier, mais dans ce que l'étranger a de dépaysant. Dans la tradition du «road video», le parcours de l'auteur se déroule sur le mode d'une curieuse sensibilité et donne au trajet de Belgrade à Istanbul un effet de non-retour. À souligner également, *Identities*, de Nino Rodriguez, qui



C'est vrai! de Robert Frank.

cherche, en présence et au plus près de la personne interviewée, des instants fugaces et imperceptibles de grand dévoilement. Rodriguez ne conserve, d'une longue confiance de Thomas Padgett, que les interstices de la parole, c'est-à-dire seulement ses temps «morts». Un montage qui utilise uniquement les espaces de silence produit un témoignage d'une force émotive certaine, et qui a l'avantage de dépasser le simple procédé. Pour ce qui est du documentaire, genre fatalement habité par le réel, il trouve d'ingénieuses portes de sortie dans *Canon: Taking to the Street*, de Dara Birnbaum. À partir de quelques plans filmés en 1987, montrant une manifestation sur le campus de Princeton et dénonçant la violence faite aux femmes, l'auteur nous fait voir grâce à des moyens formels simples mais efficaces, ce que pourrait être une parole dénonciatrice.

Le survol est bref, mais les rendez-vous passionnants ont été rares. Du côté des fictions-télé, on a suffisamment parlé du *Twin Peaks* de David Lynch. Disons seulement que l'univers du cinéaste n'y est pas compromis, tout au contraire, il prend une dimension télévisuelle qui s'accorde bien avec ce monde de l'ordinaire trouble. Par contre, *Premier amour*, de la vidéaste belge Marie André, n'était pas totalement convaincant, même si nous y retrouvons le regard presque clinique qu'elle jette habituellement sur des événements singuliers. Quant aux

prouesses technologiques que se permet la vidéo d'animation, telle qu'exploitée dans *Wanting for Bridge* de Joan Irene Staveley, il y manque ce à quoi on est pourtant en droit de s'attendre: être interrogé par une émotion plutôt que par un savoir-faire. Dans une direction complètement opposée et, en somme, dans la tradition de l'œuvre construite autour d'une connaissance sensible d'où on extrait une réflexion poétique, dense: *The Way of Love*, de Sanja Ivekovic amalgame les images du souvenir et les rites initiatiques du soufisme.

Ce qui précède est-il un bilan ou le recueil de quelques notes glanées dans un carnet? C'est peut-être le reflet d'une sélection éparse. Au passage, certaines œuvres diverses ont aussi retenu l'attention, tels *Heads or Tails*, de Dennis Day, cohérent et dont le propos sur l'homosexualité est agréablement teinté d'humour, ou *The Colour Trilogy* de Terryn Flaxton, envoûtant par ses qualités techniques. Mais l'ensemble n'arrive pas à constituer un corpus suffisant pour dégager les tendances d'une vidéo «en train de se faire». Voilà un commentaire qui restera, pour vous lecteurs, aussi bref que l'impression que m'a laissée, toute proportion gardée, la section vidéo du Festival. ■

1. Cette création a reçu le *Prix Banque Laurentienne*, de la meilleure découverte vidéo.